

Les patrons, les fondateurs de la colonie s'étaient expliqués. Une explosion de reconnaissance et d'allégresse accueillit la conclusion de leur programme.

On demandait le tirage ; on choisit Benjamin Strum, le plus jeune de tous, pour sortir les numéros du sac que tenait l'oncle Jeffs.

A peine un lopin se trouvait-il attribué qu'aussitôt la famille s'empressait d'en prendre possession. C'était plaisir de les voir se montrer, mesurer et, comme on disait jadis, *marcher leur terre*.

Il y eut une distribution de pioches et de bèches, voire même aux enfants ; chacun d'eux reçut son râteau et sa pelle en bois.

Les parents ne se montraient pas moins joyeux. Tous des enfants ! C'était à qui se mettrait sans retard au travail. Les uns creusaient déjà la fouille de la maison, les autres songeaient d'abord au jardin. Un gai soleil d'avril éclairait la fête.

Nos orphelins n'étaient pas les moins actifs ni les moins heureux. Fritz, s'escrimant d'estoc et de taille, pulvérisait les grosses mottes de terre. Lisbeth et les deux petits garçons l'imitaient à qui mieux mieux. Mina, jardinière en chef, s'était muni d'un cordeau pour dessiner les plates-bandes.

—Eh ! bonjour, les enfants ! leur dit tout à coup Jacob Diderich, qui passait par là.

Quand sa politesse lui eut été rendue :

—Jarni ! reprit-il, quelle activité ! quel tremoussement général sur toute la ligne ! Une vraie ruche, quoi ! une fourmilière ! L'oncle Jeffs vient de m'apprendre le plan des frères Knab... En voilà deux fiers hommes ! A propos, pour votre jardin, voulez-vous des graines ?

—Nous en avons apporté d'Alsace, répondit Mina. Quant à ce qui nous manquera, je vous enverrai Fritz.

—A la bonne heure ! fit Jacob. Mais la semence ne pousse pas toute seule, il faut qu'on l'aide. Dis-moi, Fritz, tu as toujours ton âne ?

—Certes ! répliqua-t-il. Est-ce qu'on se sépare de ses amis ?

—Alors, conclut le bonhomme, amène-le-moi, que je lui charge sa bâtière de fumier... Une douzaine de voyages. Ah ! nous en avons de trop, parole d'honneur !

—Btes-vous obligeant ! dit Mina.

—Non, mais vous me plaisez, foi de Jacob Diderich, et je vous aime ! Et la mère Gertrude pareillement. Faudra venir la voir, elle viendra.

Nous sommes voisins, que diantre ! et pays... Mon nom ne vous prouve-t-il pas que ceux qui me l'ont légué venaient aussi de l'autre versant des Vosges ?

Puis, s'attendrissant tout à coup : —Hélas ! ajouta-t-il, qui sait s'il ne s'éteindra pas avec moi ?

—N'avez-vous pas un fils ? observa la fillette. Il était soldat, prisonnier... Votre femme me l'a dit. Auriez-vous reçu de mauvaises nouvelles d'Allemagne ?

—D'Allemagne, non. Il en revenait, nous l'attendions... C'est une lettre qui est arrivée, par laquelle Gaspard nous avise qu'on l'expédie sur Paris. On s'y bat de nouveau. La plus horrible des guerres, la guerre civile !

Jacob disait vrai : c'était le moment où notre armée, après tant de souffrances, quand elle aurait eu si grand besoin de repos, se voyait engagée dans une autre lutte sanglante contre les infâmes scélérats de la Commune !

Un mois se passa dans une anxiété cruelle. Le pauvre père était exaspéré, obsédé par un pressentiment de malheur. Il ne pouvait tenir en place. On le voyait souvent à la colonie pour des livraisons de bois. Tout y marchait d'ailleurs à miracle.

La maisonnette Strum était la plus avancée. On citait son jardin comme modèle. Chaque soir, toute la famille s'y réunissait. La grande sœur Christine avait été présentée au *ségare*, qui ne lui refusa pas sa part d'amitié. Un lien sympathique existait entre eux : celle-ci n'avait pas encore reçu des nouvelles de son fiancé, celui-là attendait toujours son fils.

Vers la fin de mai, à cette heure indécise qui n'est déjà plus le jour, on causait des deux absents. La jeune fille se sentait plus triste que de coutume, le père encore plus inquiet.

—Ah !... s'écria-t-il brusquement, si les brigands de Paris me l'avaient tué, je ne croirait plus à la justice, à la bonté de Dieu !...

Tout à coup, à quelques pas, une voix lui cria :

—Garde-t'en bien, mon père... car il m'a préservé... Me voici !

Déjà le vieux *ségare* s'était retourné, tout palpitant de joie ; déjà son fils se jetant dans ses bras.

## V

## Gaspard et Rodolphe

C'était une franche et robuste nature, un brave garçon de vingt-deux ans. A ce chiffre énoncé devant elle, la mère Diderich eût même répondu :

—Pas encore !

En effet, quelques mois avant la déclaration de guerre, Jacob venait de lui acheter un remplaçant. A la nouvelle de nos premiers désastres, Gaspard avait voulu partir quand même, comme volontaire ; et, bien loin de l'en empêcher, notre brave *ségare*, qui se souvenait d'avoir été soldat, s'était contenté de lui dire :

—Fais ton devoir !

On sait ce qui en était arrivé.

Et voilà qu'au moment où le père désespérait du retour de son fils ce fils lui était rendu. Nous renouons à peindre son ivresse. Il ne pouvait se rassasier de l'embrasser, de le regarder... autant du moins que possible, car pendant ces dernières scènes la nuit était venue.

Sur la marche de l'uniforme, Jacob sentit des galons, et qui n'étaient pas de laine.

—Quoi?... s'écria-t-il, sergent?...

—Oui, père... sergent-major aux chasseurs à pied...

Tout à coup la lune qui surgissait à l'horizon fit briller quelque chose sur la poitrine du jeune sous-officier.

—Qu'est-ce que cela?... fit le vétéran d'une voix qui tremblait ; la croix d'honneur ?

—La médaille militaire... répondit Gaspard. Ah !... c'est contre les Prussiens que j'aurais voulu la gagner !

—Je comprends !... fit le père ; Paris ne t'a pas semblé moins navrant que Metz !

A ce nom qui ravivait en elle le souvenir de son fiancé, Christine émergea tout à coup de l'ombre et se trouva comme inondée de lumière. Une apparition. Cette blanche clarté faisait ressortir davantage encore sa tristesse et sa pâleur.